

On frappa doucement à la porte. Elle se leva et alla ouvrir. Philippe, le valet de chambre du défunt, se présenta.

— Mademoiselle, dit-il, madame Bertin vient d'arriver... Elle fait prier mademoiselle de la recevoir et, malgré la consigne, j'ai osé pouvoir me permettre...

— Vous avez bien fait... interrompit Honorine. Amenez madame Bertin...

Un instant après Marguerite entra, et la jeune fille se jeta dans ses bras en pleurant.

— Mon père... mon pauvre père... balbutia-t-elle d'une voix brisée. Vous ne le verrez plus...

Marguerite pleurait aussi. Elle n'essaya même pas de répondre par des phrases de banale consolation, mais elle pressa longuement Honorine sur sa poitrine.

Aucune parole ne fut échangée pendant la durée de cette muette et éloquente étreinte. Enfin mademoiselle de Terrys releva la tête, essuya ses larmes, étouffa ses sanglots, imposa silence enfin aux manifestations de sa douleur et murmura tout bas :

— Vous avez été malade, mon amie... très malade... je le sais...

— Oui, chère enfant, répondit la veuve, mais je vais mieux... je suis guérie...

Honorine tourna vers Marguerite ses yeux que les pleurs voilaient. L'expression d'angoisse empreinte sur le visage de la pauvre mère la frappa.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous n'êtes pas guérie... vous souffrez encore, je le vois bien...

— C'est vrai... répondit Marguerite d'une voix sourde, en appuyant la main sur le côté gauche de sa poitrine, je souffre, mais le corps est guéri... la blessure est au cœur, et cette blessure-là est inguérissable...

— Inguérissable ! répéta mademoiselle de Terrys.

— Oui... chère mignonne... Nous parlerons de cela plus tard... et mieux vaudrait n'en parler jamais...

— Êtes-vous de retour à Paris depuis longtemps?...  
— Depuis avant hier soir seulement, et dès mon arrivée j'ai appris le grand malheur qui vous frappe...

— Bien grand !... oh ! oui, bien grand !... murmura dououreusement Honorine. Qui pouvait s'attendre à cette catastrophe foudroyante ?...

— Mais vous-même, chère enfant... Vous m'avez dit plus d'une fois que vous voyiez approcher la fin de votre pauvre père.

— Je voyais cela, et j'espérais toujours cependant... Je ne croyais pas la mort si prochaine...

Les larmes de la jeune fille recommencèrent à couler.

— La perte que vous venez de faire est à coup sûr irréparable, reprit Marguerite, et je n'essayerai point de vous consoler, sachant que je l'essayerais en vain, mais il ne faut pas vous abandonner ainsi... Vous êtes d'une nature énergique... soyez courageuse et calme dans votre douleur... Evitez un isolement funeste... Consentez-vous à recevoir mon beau-frère et son fils qui voudraient vous dire quelle grande part ils prennent à votre deuil ?...

— M. Pascal et M. Paul... balbutia l'orpheline.

— Ils attendent au salon... Voulez-vous les accueillir ?

— Oui, et de tout mon cœur... Ceux-là sont, avec vous, mes vrais, mes seuls amis.

Honorine frappa sur un timbre, Philippe se présenta.

— Amenez ici M. Lantier et son fils, dit la jeune fille au valet de chambre.

Pascal et Paul furent introduits presque aussitôt. Le visage de Paul exprimait une émotion sincère. Une tristesse de commande assourbissait la figure de l'entrepreneur. Le misérable venait, sans pudeur, jouer une comédie infâme à mademoiselle de Terrys... Il s'approcha d'elle vivement, lui prit les mains, les serra dans les siennes, et d'une voix entrecoupée parla de la profondeur de son chagrin et de l'amertume de ses regrets.

— Vous aimiez mon père, je le sais, monsieur Lantier, répondit l'orpheline, et je sais que sa mémoire vous sera toujours chère... Merci pour lui... merci pour moi...

Elle quitta Pascal, tendit ses mains à Paul dont les larmes coulaient et continua :

— Vous ne cherchez pas à me consoler... Vous pleurez avec moi... Merci !...

La porte se rouvrit en ce moment et le valet de chambre entra sans avoir été appelé. Une vague inquiétude se poignit dans les yeux vacillants de l'entrepreneur.

— Qu'y a-t-il, Philippe ? demanda la jeune fille.

— L'heure avance, répliqua tristement le domestique, et mademoiselle a témoigné le désir de visiter une dernière fois la chapelle ardente, avant... avant...

Il n'acheva pas.

— Oui, dit Honorine, j'y vais...

Et, pâle comme un spectre, mais calme en apparence, la jeune fille attacha sur ses nattes blondes un chapeau de grand deuil, mit un châle noir sur ses épaules, prit le bras de Marguerite, puis, s'appuyant à ce bras pour raffermir sa démarche chancelante, se dirigea vers la chambre mortuaire.

La foule des invités s'y pressait, silencieuse et recueillie. En présence de la fille du comte tous les fronts s'inclinèrent. On s'écarta pour la laisser passer.

Le corps de M. de Terrys était étendu dans sa bière où le linceul l'enveloppait tout entier, laissant seulement le visage à découvert.

Des employés des pompes funèbres se tenaient prêts à achever leur lugubre besogne, en couvrant la figure du mort et en vissant la partie supérieure du cercueil quand on leur en donnerait l'ordre.

Honorine quitta le bras de Marguerite et s'avança lentement vers le corps. Elle se laissa tomber à genoux et pria pendant quelques secondes, sa tête entre ses mains, puis, livide et le regard sombre, elle se releva.

Quelques-uns des spectateurs de cette scène muette s'étonnèrent tout bas de lui voir les yeux secs. Personne ne savait, hélas ! ce que depuis deux jours la pauvre enfant avait versé de larmes !...

Marguerite, elle, voyait bien que son amie allait défaillir. Elle saisit le bras de la jeune fille en lui disant tout bas :

— Vous vous soutenez à peine, chère mignonne... Appuyez-vous sur moi...

Le maître des cérémonies fit un signe ; les ensevelisseurs se mirent en devoir de recouvrir le visage du mort et de fermer la bière.

En ce moment le valet de chambre, perçant la foule, s'élança vers Honorine. Il était défait, tremblant, et semblait hors de lui-même.

— Mademoiselle... balbutia-t-il d'une voix étranglée. Mademoiselle...

— Eh bien ! quoi ? demanda l'orpheline ; qu'avez-vous à me dire ?